

Edouard Rod

Autor(en): **Rossel, Virgile**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **6 (1910)**

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749473>

Nutzungsbedingungen

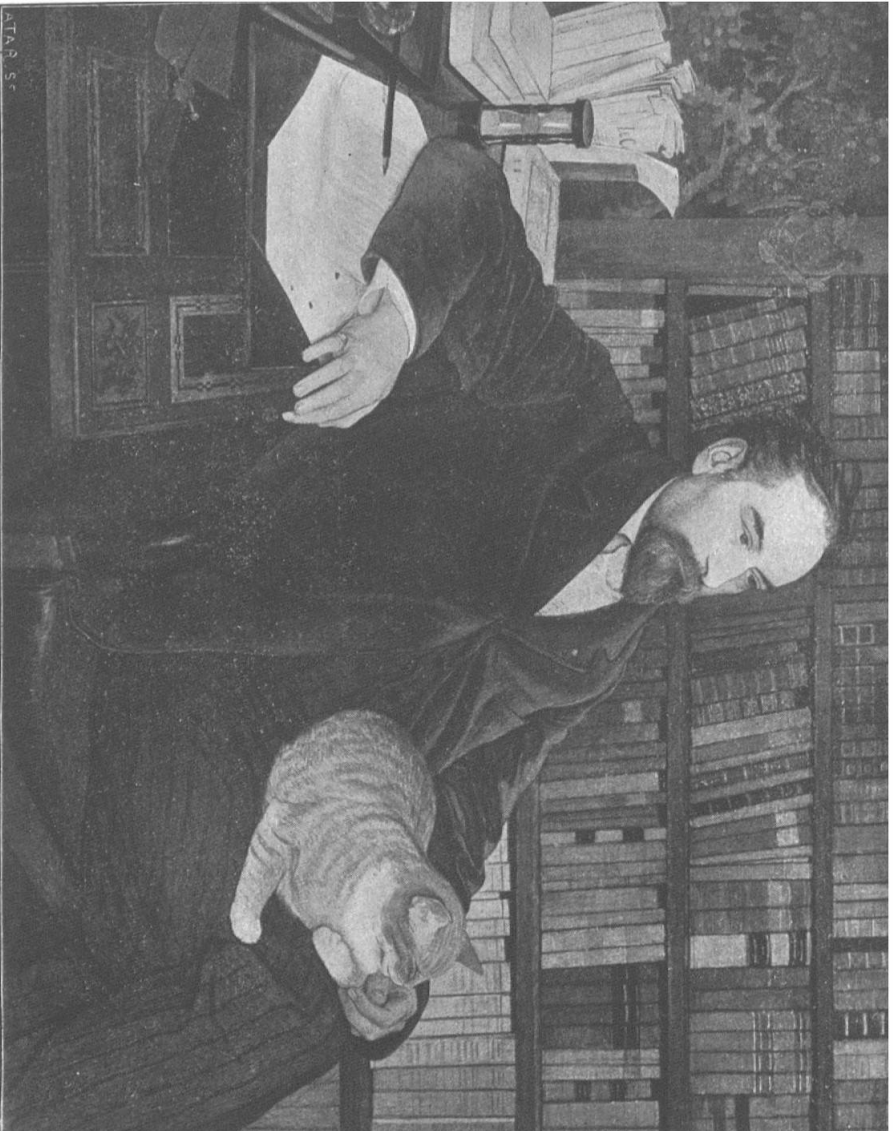
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

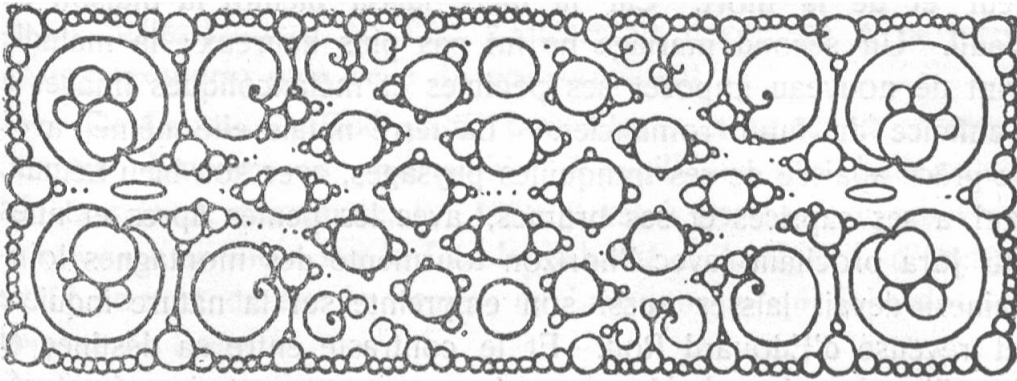
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



EDOUARD ROD

Portrait par Ernest Biéler au Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne



EDOUARD ROD

I.

M. Charles Burnier l'a dit: „Edouard Rod a été l'esprit le plus large, le plus ouvert, le plus compréhensif, le plus averti que notre pays ait produit depuis Mme de Staël et Benjamin Constant.“ Et il a été, depuis Vinet, le plus grand écrivain de la Suisse française. Nous avons senti, en le perdant, que notre littérature était comme découronnée. Quoiqu'il ait vécu longtemps à Paris, il est resté, il a voulu rester l'un des nôtres. Les avantages, les honneurs qu'il aurait pu retirer d'un changement de nationalité laissèrent indifférente son âme délicate et profonde.

L'auteur du *Silence* est né dans la charmante petite ville vaudoise de Nyon, le 31 Mars 1857. Son grand-père était maître d'école. Son père, après avoir débuté dans l'enseignement, fit de la librairie. Comme l'a noté l'un des biographes de Rod: „L'existence eût été douce au foyer, si la maladie ne s'y était pas de bonne heure installée. La jeune mère fut frappée d'une attaque de paralysie. Son fils lui tenait souvent compagnie et passait l'été avec elle dans les villages où on l'envoyait pour profiter de l'air des champs, à Givrins, Duillier, Cigny, Saint-Cergues. Tous deux logeaient d'ordinaire chez des paysans et il n'est pas douteux que l'enfant se pénétra là d'impressions dont il devait plus tard faire usage. Cette première période de sa vie est très importante à un autre égard encore: elle nous le montre déjà courbé, à l'heure des expansions joyeuses, sous la terrible loi de la dou-

leur et de la mort. Car la mère laissa bientôt la maison en deuil. Un second mariage ne fut pas plus heureux : la maladie vint de nouveau imposer ses pénibles et mélancoliques images à l'enfance du futur romancier. " La terre natale elle-même, avec la grâce apaisée de ses tranquilles paysages, avec son bleu Léman, qui a ses caprices et ses brumes, avec les pentes âpres et nues du Jura prochain, avec l'horizon tourmenté des montagnes lointaines, devait laisser aussi son empreinte sur la nature inquiète et rêveuse d'Edouard Rod. Et le contraste entre sa destinée et le milieu dans lequel s'écoula sa jeunesse, entre sa vie prématurément initiée aux fatalités de l'existence et la vie des braves gens d'humeur facile, de tempérament heureux, d'indolente résignation qu'il coudoyait chaque jour, ne pouvait que creuser en lui ce pli d'incertitude et d'angoisse qui, dès l'âge le plus tendre, avait marqué son cœur.

Cependant ses années d'école furent assez douces. Il les a évoquées dans les pages émues et souriantes de *Mademoiselle Annette*. Au collège de Nyon, puis au collège cantonal de Lausanne, il fut l'adolescent éveillé, de souple intelligence, d'application intermittente, de fiévreuse curiosité, dont ses camarades et ses amis attendaient plus sans doute que ses maîtres. Il rimait pour chasser l'obsession du thème latin et surtout des leçons de mathématiques. Après son examen de maturité, il entre à l'Université de Lausanne, où il trouve deux professeurs, l'un qui lui apprend à écrire, l'autre qui lui apprend à penser : Georges Renard et Charles Secretan.

Dès le Gymnase, Eduard Rod s'était fait recevoir dans l'Helvétia. Il commença par porter la casquette rouge et par afficher des opinions avancées. Louis Vulliemin ne nous affirme-t-il pas que Vinet, lui aussi, fut à l'Université „un fier radical“ ? Ce n'est, au demeurant, pas la seule ressemblance qu'on puisse signaler entre le romancier des âmes et le critique de la conscience, entre ces deux illustres Vaudois qui ont exprimé, en l'élargissant et en l'approfondissant, le génie de leur race. Mais Rod comprit d'instinct que la politique et l'action n'étaient pas dans la ligne de son esprit. Alors déjà, il avait peur de ces liens qui pèsent sur l'indépendance de nos inspirations et de nos mouvements. Il voulait être, il voulait rester libre, libre même de changer de route et de

corriger ses idées par son expérience. Il quitta donc l'Helvétia pour Belles-Lettres, où l'on s'intéressait davantage à la forme d'un alexandrin qu'à celle du gouvernement.

De Lausanne, Rod partit pour Bonn et se rendit ensuite à Berlin. Etudiant en philosophie, il papillonna sans hâte autour de la science allemande. En 1878, il est à Paris, où il achève de composer sa thèse sur le *Développement de la légende d'Oedipe*, qu'il soutint devant la Faculté de Lausanne et qui lui valut son brevet de licencié.

II.

L'Allemagne avait fait de Rod un wagnérien enthousiaste. Elle l'avait familiarisé avec Spinoza et Schopenhauer. C'était trop, ou trop peu, pour lui garantir le succès en France. Or, il n'avait plus d'autre rêve que celui de conquérir sa place au soleil de Paris. Son nom sonore et bref n'appelait-il pas la gloire? Rod a donné, avec une bonhomie amusée et quelque fantaisie dans l'*Illustration nationale* de 1890, le récit de ses premiers pas d'écrivain suisse sur l'asphalte du Boulevard. Quoique la modestie et la discrétion fussent parmi les qualités les plus aimables de son caractère, il faut bien que, dans ces souvenirs, paraisse le „Moi haïssable“, de Pascal, ce „Moi haïssable“ qu'on aime tant; il ne s'étalera point.

„D'ailleurs, confesse gaiement Edouard Rod, je ne parviendrais pas à me persuader qu'il fût haïssable, le Moi qui débarqua à Paris, gare de l'Est, par un frais matin de septembre de l'an 1878.“ Et il continue sur ce ton enjoué: „C'était un brave, honnête et naïf petit Moi, qui valait, à coup sûr, beaucoup mieux que ce qu'il est devenu. Du vaste monde, il ne connaissait que Lausanne, Rome et Berlin, et quelques villes intermédiaires entre ces trois centres où il s'était arrêté pour en visiter consciencieusement les curiosités, son Baedeker à la main. Les hommes lui étaient plus étrangers que les choses; ses expériences, c'étaient quelques soirées à la *Kneipe*, et rien de plus; son bagage littéraire aurait tenu dans le creux de la main, et pourtant, il venait pour se „vouer à la carrière des lettres“, comme il disait dans un langage dont bien des gens devaient sourire. Il apportait, au fond de sa valise, un drame en trois actes, en prose, dont le héros

était le poète *Lucrèce*, et pensait le faire jouer à la Comédie française. La naïveté de sa confiance ne l'empêchait point cependant d'être timide à l'excès, timide comme on ne l'est plus, au point d'avoir des vertiges en tirant un cordon de sonnette et de se trouver mal d'émotion quand il dînait en ville. Au fond, il était très désarmé, et s'il n'a pas été écrasé par la vie, il le doit au hasard, à sa bonne étoile, à la bienveillance de quelques-uns. Il néglige d'ajouter que son intacte et vigoureuse jeunesse, des études variées et solides, la passion des choses littéraires, un talent encore fruste, mais riche, dont l'impatience l'agitait, et l'amour du chimérique laurier mettaient un frisson d'espérance, une promesse de victoire, dans son attente du lendemain.

Il comptait sur son drame, pour lui ouvrir des portes qu'il ne croyait pas si bien verrouillées. Il comptait un peu moins sur ses poésies. Sa candeur provinciale l'avait cruellement trompé. Les Parisiens auprès desquels l'introduisirent ses lettres de recommandation ne lui cachèrent rien de ce qui le menaçait. L'un d'eux lui conseilla même de reprendre le train de Lausanne.

Le drame, quoiqu'il fût en trois actes et en prose, les chères poésies couvées avec un soin jaloux, Paris refusait ou refuserait tout cela ! C'était un désastre. Heureusement pour lui, Rod avait une de ces calmes et robustes ténacités qui ne s'abandonnent pas. Et, sur la plupart de ses concurrents dans la course à la gloire, il possédait cette triple supériorité : d'avoir un peu voyagé, d'assez bien connaître l'Allemagne et de savoir l'allemand. Il résolut de traverser le journalisme, qui le ferait vivre, pour aboutir à la littérature, qui ne pouvait le nourrir avant un long apprentissage. Nadar, l'excellent Nadar, le fit entrer au *Parlement* et à la *Liberté*. Edouard Rod eut des relations, il eut des amitiés, Guy de Maupassant, Paul Margueritte, Emile Hennequin. Il fut des soirées de Médan. La protection et l'influence de Zola l'enchaînèrent un instant au naturalisme. Sur ces entrefaites, le *Parlement*, créé par Dufaure, dirigé par Ribot, suspendit sa publication. Le bureau de l'étranger, au *Temps*, s'attacha Rod, qui, d'ailleurs, ne renonçait pas à ses desseins littéraires. De 1880 à 1884, Rod ne commet pas moins de six volumes : *Les Allemands à Paris*, *Palmyre Veulard*, son premier roman, *Côte à Côte*, *La Chute de Miss Topsy*, *L'Autopsie du docteur Z.*, *La Femme*

d'Henri Vanneau. Il a renié quelques-uns de ces *juvenilia*. En vérité, il les a un peu écrits pour écrire. Ils sont, en quelque sorte, extérieurs à son individualité. Même dans ses hardiesses, Rod est un naturaliste timide et gêné. Sa gravité et ses scrupules protestants le dominant, quoi qu'il en ait. Son bon sens helvétique le modère et l'avertit. Et cela le distingue des autres. Mauissant devine en lui „un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, d'un talent fouilleur et profond.“ Rod est trop de sa religion et de son pays, bien que détaché de l'église et déraciné, il a trop le souci des questions morales, il aime trop à méditer et, comme Charles Secretan, à se „regarder en dedans“, pour avoir la superstition de ce „document humain“ que Zola confond avec les détails matériels et les accidents physiques de la vie. Toujours est-il que son passage dans le réalisme lui fit contracter des habitudes d'observation exacte qu'il ne perdit plus.

Rod avait fondé, en 1885, la *Revue contemporaine*, avec Adrien Remacle. Il brûlait de donner l'œuvre maîtresse qui le sortirait du rang. Comme un fruit mûr tombe de l'arbre, cette œuvre tomba de sa plume dès qu'il fut assez fort pour cesser d'être un disciple. Et nous eûmes *La Course à la Mort*. Un roman? Non pas. Une confession? Non plus. Un cri. Le cri d'une âme, qui a interrogé ses doutes, qui s'est penchée sur sa détresse, qui a éprouvé sa misère, et qui glisse au néant dont elle a comme la nostalgie. Le mal du siècle la ronge. Elle souffre d'un pessimisme plus raisonné et plus noir que celui même de René ou d'Obermann. C'est la déplorable condition humaine, qui la meurtrit, l'épouvante et l'écrase. Toute la sensibilité de Rod, toute son intelligence, toute sa conscience protestent contre les implacables lois de la vie. A quoi bon l'énergie, le travail, la lutte?

O Brahma! toute chose est le rêve d'un rêve!

Mais d'un rêve si cruellement vide et morne, que la mort est seule désirable. Il y a du Schopenhauer, dans ce livre. Il y a aussi, et davantage, du Rod. Celui-ci est le porte-voix d'une génération revenue de toutes les illusions et presque amoureuse de son impuissance à conjurer le destin. Que tout périsse, puisque ce tout n'est que la mauvaise ombre de rien!

Cette plainte était si poignante, en dépit de ce qu'il pouvait s'y mêler de littérature, que l'écho en retentit dans toute la jeunesse de l'époque. D'un jour à l'autre, Edouard Rod fut célèbre, un art subtil et neuf, ardent et grave, prêtait son aile à cette pensée d'universel désenchantement et d'inguérissable angoisse, à cette sombre élégie en prose sur le vertigineux et sinistre écoulement des choses et des êtres.

Que nous étions loin du naturalisme! *Tatiana Léïlof* (1886) nous y ramènerait-elle? Cette œuvre indécise achevait mal la révélation de la *Course à la Mort*. Il n'est que les médiocres qui soient invariablement égaux à eux-mêmes. Rod a vingt-sept ans. Il se cherche encore. La vie sera son guide dans ce voyage de découverte que nous entreprenons tous autour de nous-mêmes. Il s'est marié. Il a associé à sa rude carrière d'homme de lettres sans fortune la douce, la fidèle et l'exquise compagne dont la vigilante affection veillera sur lui désormais. Une fillette lui est née. Un fils lui naîtra. Le désespoir, sincère évidemment, mais abstrait et livresque, mais égoïste et stérile, de la *Course à la Mort*, ne saurait être le dernier mot de son âme. Rod a, sous les yeux, un exemple touchant de dévouement et d'abnégation, il a assumé des responsabilités qui le forcent à rentrer dans la réalité quotidienne. Les romanciers russes auxquels va la mode lui apportent la religion de la souffrance et de la pitié. Ses expériences et ses lectures lui inspireront une œuvre qui, pour n'être pas la plus originale d'entre celles qu'il nous a laissées, reste l'une des plus personnelles et des plus significatives. Et c'est le *Sens de la Vie* (1889), et Rod y est déjà presque tout entier, avec son individualisme exalté, ses perplexités morales, sa vibrante sensibilité, son désir et son impossibilité de croire. Les mains tendues vers quelque divine lumière, le cœur fatigué de sa tristesse, l'intelligence malade de ses incertitudes, Rod essaie de marcher à l'étoile.

Le *Sens de la Vie* fut composé à Genève. En 1886, Edouard Rod avait succédé à Marc Monnier dans la chaire de littérature comparée. Des préventions et des méfiances l'avaient devancé. Pour les dissiper, il n'aura qu'à être ce qu'il était, un esprit généreux, indépendant et sérieux, qui avait une très haute idée de son devoir. Sans pose et sans fraude, de goûts simples et de com-

merce sûr, il n'eut que des amis à Genève, même parmi ceux qui, d'abord, l'avaient combattu. Il fut chargé, dans la suite, d'ajouter à son enseignement celui de la littérature française. Moins brillant que Monnier, écrivain plus qu'orateur, il avait une largeur de vues, une liberté de jugement et une frénésie de travail qui lui permirent d'être le digne continuateur d'un maître incomparable pour l'érudition aisée, la séduisante éloquence et la verve. Aussi bien, les sept années qu'il passa à Genève n'ont pas été oubliées par ceux qui profitèrent de ses substantielles et stimulantes leçons. On ne se traînait pas avec lui dans la science purement schématique ou froidement routinière. On parlait sans cesse pour de nouveaux pays.

Ce temps de laborieux recueillement, dans une ville où les obligations de société sont légères, où presque toutes les heures peuvent être des heures utiles, où, quand on le veut bien, il n'y a de place pour aucune espèce de dissipation, ce temps de laborieux recueillement fut comme une des ces haltes reposantes, dans la montagne, avant l'escalade du sommet. Et puis, Rod reprit contact avec ses origines, il se retrempa dans la saine atmosphère natale, il se renationalisa, si l'on peut dire, et, lorsqu'il regagna Paris, pour occuper l'enviable situation littéraire qui l'attendait, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats*, il avait l'étoffe d'un conquérant.

III.

Dorénavant, l'histoire de sa vie n'est plus que l'histoire de son talent. Après *Le Sens de la Vie*, voici *Les Trois Cœurs* (1890), un roman psychologique dont je n'aime ni la donnée, ni l'inspiration, mais où triomphe le subtil analyste des âmes que sera Edouard Rod. Dans la préface de ce volume, l'auteur a tenté de résumer en un corps de doctrines sa conception particulière du roman et il a lancé dans le monde „l'intuitivisme“. Comme il l'a exposé: „Un intuitif est un homme qui regarde en soi-même; et c'est bien ce procédé d'observation intérieure qui paraît devoir succéder à l'observation extérieure des naturalistes. Mais il ne suffit pas de regarder en soi: il faut y voir autre chose que soi... L'intuitivisme, si, par hasard, on voulait accepter ce mot, serait donc l'application de l'intuition comme mé-

thode de psychologie littéraire : regarder en soi, non pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres, chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain ; partir de là pour aller plus loin que soi, et, parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le monde." L'„intuitivisme“ n'a pas eu l'heur, ou le malheur, de devenir l'étiquette d'une école. De son côté, Rod n'en a plus parlé. Néanmoins, il est resté le plus conséquent des intuitivistes ; jusqu'au bout, il a regardé en soi pour connaître les autres, pour juger leurs travers, leurs faiblesses et leurs fautes, avec une indulgente et douloureuse sympathie." Hélas ! écrira-t-il, qui donc, dans ces délicates choses du cœur, qui marquera l'exacte limite du bien et du mal ?"

En tête de l'un de ses derniers romans, *Aloyse Valérien*, Edouard Rod a classé lui-même ses œuvres d'imagination ; et comme, dans cette courte notice, il ne peut être question de s'attarder à toutes, le mieux ne serait-il pas de s'en remettre à sa nomenclature et au commentaire par lequel il a justifié sa division en „études passionnelles“, en „études sociales“ et en „études psychologiques“ ? Dans aucune de ses „études passionnelles“, affirme Rod, il n'a exprimé toute son opinion sur les problèmes complexes et décevants que soulève la lutte pour l'amour ; dans aucune non plus, il n'a songé à faire de la littérature à thèse, „étant persuadé qu'une anecdote ne saurait prouver une vérité générale“, surtout quand ses données, sa marche, son dénouement dépendent exclusivement du conteur. Il n'a pas eu „d'autre dessein que de décrire sans parti pris les troubles semés dans la vie humaine par les jeux cruels de la passion“. Dans ses „études sociales“, il ne s'est pas aventuré au rôle de réformateur : les perturbations qu'il a peintes „ne tiennent pas aux défauts des institutions et des lois, mais à la nature même des hommes et à l'opposition permanente de leurs instincts individuels et des exigences de la vie en société“. Dans ses „études psychologiques“ enfin, telles que *La Course à la Mort*, *Le Sens de la Vie*, *Les Trois Cœurs*, *L'Innocente*, *Pernette*, il a scruté les sentiments éternels et les perpétuelles anxiétés de nos âmes.

Selon Rod, *La Sacrifiée*, *La Vie privée de Michel Teissier*, *Le Silence*, *Les Roches Blanches*, *Dernier Refuge*, *Le Ménage du pasteur Naudié*, *L'Inutile Effort*, *L'Ombre s'étend sur la*

montagne, Aloyse Valérien, sont des „études passionnelles“, tandis que *Là-Haut, Au milieu du chemin, Mademoiselle Annette, L'Eau courante, Un Vainqueur, L'Indocile, L'Incendie* et *Les Unis* seraient des „études sociales“. Toutes les classifications pèchent nécessairement par un peu d'arbitraire, sans compter qu'il est bien difficile d'établir une cloison étanche entre ce qui est d'ordre social et ce qui est d'ordre passionnel. On pourrait, avec non moins de raison, diviser les romans d'Edouard Rod en romans parisiens et en romans suisses.

Sincère et tendre mais mélancolique, et discret, probe inflexiblement mais souverainement équitable, flexible et divers, variant ses sujets, variant ses milieux, moins remarquable en somme par l'exubérance de son imagination que par la puissante pénétration de sa psychologie et la scrupuleuse conscience de son observation intérieure, Edouard Rod a été le grand romancier protestant de la moderne littérature française, — protestant émancipé sans contredit, protestant sans sécheresse et sans dureté, protestant de sensibilité aiguë et d'humanité encline à tous les pardons, protestant tout de même par la gravité soucieuse de son attitude en face de la vie. Et comment ne point dire que, par ses nouvelles et ses romans suisses, par son chef-d'œuvre des *Roches Blanches*, notamment, il a fourni les plus précieux modèles à nos conteurs?

Je n'ai mentionné encore ni son théâtre, sur lequel on peut ne pas appuyer, ni ses *Idées morales du temps présent*, qui sont, d'après M. René Doumic, „un des livres essentiels de la critique contemporaine“, ni ses *Etudes sur le dix-neuvième siècle*, ni son *Essai sur Gæthe*, ni son *Stendal*, ni *L'Affaire Jean-Jacques Rousseau*, ni tant d'autres livres qui attestent l'extraordinaire curiosité et l'étonnante universalité de son esprit. Son activité tient du prodige. On lui a reproché son inépuisable fécondité, comme s'il avait jamais improvisé et comme s'il ne s'était pas constamment renouvelé. Grâce à la promptitude de son coup d'œil, à la souple vigueur de son intelligence, à sa merveilleuse facilité et aussi à son labeur forcené qui, sans qu'il y prît garde, l'a miné avant l'âge, il faisait excellemment en six mois ce que d'autres eussent fait mal en dix ans, ou ce qu'ils n'eussent pas fait du tout. Il n'est pas qu'une mesure pour juger

tous les hommes : une œuvre vaut ce qu'elle vaut, indépendamment du temps qu'elle a coûté, et celle de Rod, bien qu'il ne fût pas un virtuose, vaut même par la beauté de sa forme, par ce style auquel manque la couleur, mais non l'élégance, ni la force, ni l'harmonie.

IV.

La gloire était venue. Sans vanité ni morgue, bienveillant à tous, cordial et simple, doux et vrai, il jouissait paisiblement de tout ce que lui avait apporté son patient et magnifique effort. Nous ne demanderons pas à ses intimes, ce qu'il fut. On pourrait estimer que leur témoignage est suspect. Nous interrogerons ceux qui l'ont approché, sans avoir été de ses familiers : „La même hauteur morale qui est dans ses livres était dans sa vie, écrivait un collaborateur de l'*Opinion*. Edouard Rod était un homme admirable, exempt de toute petitesse, d'une ouverture de cœur charmante, un peu mélancolique, très pessimiste, et pourtant aimant la vie, capable de gaîté juvénile, encourageant à tous, un ami incomparable.“ Et, dans la *Gazette de Lausanne*, un de nos compatriotes, qui le vit à Paris, publiait naguère ce croquis du salon de Rod : „Mme. Rod, inlassablement, avec la même simplicité et la même sympathie souriante que son mari, le secondait dans la tâche de recevoir. On causait. La réception n'avait rien de parisien. Elle avait gardé toute sa cordialité, toute sa sincérité vaudoise. Dans son gros veston de travail, qui faisait penser à celui de Zola, la tête un peu rejetée en arrière, comme si le front cherchait de l'air, Edouard Rod vous disait tout uniment sa manière de voir. Il passait de l'un à l'autre, prenait la chaise inoccupée, trouvait quelque chose à dire à chacun. . . Il avait la pudeur de parler de son œuvre. On sentait cependant qu'elle le suivait partout et qu'elle le harcelait. Il lui échappait des phrases sur ses terribles insomnies. . . Nul ne saura complètement ce que l'œuvre de l'écrivain lui coûte.“ Un jour, un seul, Rod, qui était la bonté, la mesure, la prudence mêmes, et qui fuyait toutes les querelles, descendit dans l'arène.

S'il avait une haine, c'était celle des camaraderies intéressées et des coteries exclusives ou agressives qui s'installent dans la

littérature. Il avait souffert de certaines injustices, il en avait vu souffrir d'autres que lui. Il ne comprenait pas que, dans la République des lettres, tout ne fût pas émulation et générosité intellectuelles. En 1906, lors des fêtes du Centenaire de Belles-Lettres, il fit lire un discours qu'il avait longuement médité, dont il avait pesé chaque mot, sur „l'esprit littéraire dans la Suisse romande“. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce morceau de sagace et véhémence critique. La franchise de Rod a pu déplaire; quelques-unes de ses appréciations peuvent être contestables. Je n'avais pas le droit de passer sous silence cet acte de courage, par lequel, comme on l'a dit, „il a remis tant de choses au point et tant de gens à leur place“.

Edouard Rod corrigeait les dernières épreuves d'un roman judiciaire, *Le Glaive et le Bandeau*, qui était en cours de publication dans l'*Illustration* de Paris. Un peu fatigué lui-même, il avait accompagné dans le Midi Madame et Mademoiselle Rod dont la santé réclamait quelques soins. Presque à l'arrivée, dans la nuit du 29 Janvier, une crise cardiaque le terrassa. Celui qui était la joie et l'orgueil des siens, celui qui était l'honneur d'une grande littérature et la fierté d'un petit pays, avait fermé ses yeux si passionnément ouverts sur le mystère de la vie. Il s'était prodigué, il s'était surmené, et ce besoin de créer, de créer encore, de créer toujours, qui était en lui, l'avait lentement usé. Du moins, il est mort comme il souhaitait de mourir, sans avoir connu la maladie qui déprime et qui détruit.

Il est trop tôt pour porter un jugement définitif sur Edouard Rod. L'admirable équilibre de son esprit, la frémissante humanité de sa pensée, l'absolue sincérité de son cœur ont édifié une œuvre qui durera. Et si jamais cette mélancolique et noble fleur devait être sacrifiée à d'autres dans l'immense jardin des lettres françaises, nos après-venants se feront un pieux devoir de respirer son parfum et de rappeler son éclat.

BERNE

VIRGILE ROSSEL

